

L'Acte Psychanalytique

*Petite Introduction à une anthropologie
structurale générale*

Séminaire de Marc LEBAILLY

Le 05 avril 2025

SOMMAIRE

De l'invention de la sexualité et de la métapsychologie freudienne.....	Page 3
De la dénaturation et de la nécessité adaptative	Page 4
D'une ambition scientifique quant au fonctionnement animique de l'esprit humain.....	Page 6
Du sexuel et de la sexualité	Page 9
De la sexualité humaine comme perversion	Page 12
Rappel	Page 12
De la perversion comme modalité objectale primaire.....	Page 13
Choix du partenaire	Page 17
Déviations par rapport au but	Page 20
Conclusion	Page 29

■ DE L'INVENTION DE LA SEXUALITÉ ET DE LA MÉTAPSYCHOLOGIE FREUDIENNE

Je vais repartir de l'hypothèse que la théorie psychanalytique, bien plutôt l'ébauche d'une métapsychologie psychanalytique, ne date pas des prémices écrites sur la clinique de l'hystérie avec Breuer ni même de cette esquisse d'une psychologie scientifique qui apparaît dans la correspondance avec Fliess. Ni d'ailleurs d'autres textes qui leur sont contemporains. On peut considérer ces travaux et recherches comme des réflexions préliminaires ; temps pour comprendre pourrait-on dire, précédant l'invention proprement dite de la psychanalyse telle qu'elle s'est introduite dans la culture occidentale jusqu'à ce jour. Ces élaborations préliminaires, où on est toujours dans la réflexion psychologique objective traditionnelle, voit son apogée avec *La Science des rêves (L'Interprétation du rêve)*, ouvrage écrit en 1899 et paru en 1900. Car ce n'est pas ce texte, quoiqu'on ait pu dire, qui signe la naissance de la psychanalyse. Ce texte, d'une importance indéniable puisqu'il esquisse un aperçu d'une topique et d'une dynamique économique que l'on ne peut pas encore considérer comme cernant des phénomènes psychiques (et non plus psychologiques), constituent donc la charnière entre « Freud psychologue scientifique » et « Freud inventeur d'une science nouvelle » : la psychanalyse. Dans cette somme considérable apparaissent, en effet, les notions d'Inconscient, de Conscient et de Préconscient à partir desquelles une instance unique, le Moi et ses représentations, vont s'articuler dans une dynamique inconscient / conscient principalement sous l'égide du refoulement. Il pose aussi la différence oppositionnelle entre « réminiscence » et « souvenir » où la réminiscence, symptomatique, empêche le souvenir. On a dit que l'essentiel des éléments de ce qui va constituer la théorie psychanalytique apparaissent dans le chapitre VII de cet ouvrage. En effet, l'essentiel y est, l'Inconscient qui s'oppose au conscient, le Préconscient qui fait charnière entre les deux, la représentation, **la pulsion** et le refoulement. Mais cela reste une approche clinique thérapeutique. En toute rigueur, on est encore dans une des perspectives d'une psychologie. Ce qui manque, c'est de quoi se constitue **la pulsion**. C'est-à-dire ce qui constitue le registre économique. À ce moment c'est une prénotion, disons phénoménologique, mais pas encore un concept psychanalytique. Elle s'apparente à une variante de « l'élan vital » à la sauce psychologique. Pour que la pulsion devienne « concept psychanalytique », il faut la doter d'une énergétique propre puisque aussi bien Freud a abandonné, dans la douleur, l'énergie de l'influx nerveux électrique.

Reste que cette somme, *La Science des rêves*, n'est pas véritablement un ouvrage théorique. Il est encore phénoménologique et opératoire pour la conduite des cures. Ce n'est pas tout à fait exact puisque dans cette recherche sur l'interprétation des rêves apparaissent certains des concepts, pas encore totalement organisés en modèle métapsychologique, que l'on peut considérer comme théoriques. Toutefois, la préoccupation clinique y est prévalente. D'ailleurs, et dans le même esprit, un an après il fera paraître *Psychopathologie de la vie quotidienne* dans lequel il utilise ces concepts, présumés dans *La science des rêves*, pour expliquer les

comportements, en apparence sans logique ou sans utilité, de la vie quotidienne que sont les lapsus et les actes manqués. L'inconscient à l'œuvre dans la vie quotidienne. Il n'est pas anodin de noter que l'idée sous-jacente de cet ouvrage est de faire apparaître que ces mécanismes ne sont pas de l'ordre seulement pathologique mais affectent la vie de tous les jours de tout un chacun. Qu'ils sont donc intrinsèques au fonctionnement de ce que Freud appelle « l'animique ».

■ DE LA DÉNATURATION ET DE LA NÉCESSITÉ ADAPTATIVE

C'est à partir de la définition et de la découverte, ou plus justement l'invention, d'une énergétique autre, mais néanmoins d'origine neuro-cérébrale, que la pulsion et les autres prénotions phénoménologiques acquerront leur spécificité psychique. Ce n'est pas pour rien que Freud est en quête de trouver un concept limite entre le psychologique et le biologique (lui ne parle pas de concept limite entre le psychique et le neuro-cérébral : c'est une novation de la psychanalyse structurale). Ce concept limite permettra de passer de la psychologie phénoménologique ou behavioriste (qui n'existe pas encore) à la psychanalyse scientifique. On sait qu'ultérieurement il va déclarer que la pulsion est le concept énergétique limite d'avec l'organique. On verra comment. Ce qui sera, et est encore, fallacieux ou un à peu près synecdoqual. En effet, telle que Freud la définit, **la pulsion n'est pas une notion énergétique**. C'est un processus qui va permettre « l'investissement » sur un objet grâce à une « énergie » mystérieuse. Si on veut être conceptuellement rigoureux on peut dire que pour Freud, la pulsion se substitue au mécanisme inné de l'instinct. C'est-à-dire au processus adaptatif. Elle remplace la modalité d'effectuation comportementale des instincts animaux. Ça peut s'entendre. Implicitement cela revient à dire qu'il s'agit d'un processus adaptatif issu d'une transformation du processus instinctuel et phylogénétique antécédent. Dans cette perspective on pourrait considérer que cette transformation de la capacité adaptative instinctuelle, Freud va en développer les différentes variantes en 1913 dans *Pulsions et destins des pulsions*.

D'ailleurs, si on poursuit ce raisonnement de variabilité darwinienne (passage de l'instinct à la pulsion), on peut considérer aussi que le concept d'instinct n'est déjà qu'une modalité particulière adaptative au sein des organismes vivants. Il y en a d'autres. L'instinct serait spécifique aux animaux mais pas aux plantes par exemple ni aux organismes unicellulaires. En effet, cette tendance à l'adaptation à l'environnement est la caractéristique essentielle de tout organisme vivant. S'adapter et se perpétuer. C'est ce qui fait la différence entre les interactions physico-chimiques des différents éléments physiques et la biologie des organismes vivants. Étant entendu que cette caractéristique adaptative consiste à postuler qu'elle agit sur un élément individuel d'une espèce donnée par variabilité de son organisation interne. Variabilité interne qui, quand elle est favorable, est reprise et opère une transformation de l'espèce elle-même dans la mesure où elle est plus apte à garantir sa survie. On sait donc, depuis Darwin, qu'il n'y a pas à proprement

parler d'espèces (les transformations des organismes vivants sont permanentes). C'est une taxinomie qui sert à classer les états stables d'un état de la transformation du vivant. C'est pourquoi j'ai proposé qu'on repère cette aptitude organique à l'adaptation comme « **intentionnalité biologique** ». Elle précède et détermine, exclusivement chez les espèces homos, « **l'intentionnalité psychique** ». Cette intentionnalité psychique n'est qu'une variante et découle donc de l'intentionnalité biologique générique présente chez tous les organismes vivants. C'est-à-dire tous les organismes biologiques.

De fait, et pour anticiper, on peut dire alors que pour Freud, ce n'est pas la pulsion seule qui fait trait d'union, quoi qu'il l'affirme, entre le physiologique et le psychique mais la pulsion animée par une mystérieuse énergie (qui n'est plus l'influx nerveux) que Freud va déclarer « sexuelle » : la libido. Le véritable concept limite d'avec le biologique c'est la capacité énergétique sexuelle, la **libido** dont la pulsion en permet l'effectuation. C'est de cette spécificité dont parle aussi bien le mythe de la Genèse que la mythologie freudienne en train de s'élaborer : l'avènement de cette intentionnalité psychique spécifique, et exclusive chez Homo sapiens, que le couple libido / pulsion va incarner. Et pour Freud, quoi qu'il ne le dise jamais comme ça, la dénaturation de l'homme est la conséquence de la transformation de cette aptitude innée instinctuelle à l'adaptation en une nouvelle attitude adaptative sous l'égide de la pulsion. Nouvelle aptitude qui n'est plus strictement de l'ordre du fonctionnement neuro-cérébral automatique mais qui y demeure toujours liée. On est là comme dans la Genèse, de plein pied dans la question de l'humanisation d'Homo sapiens. Comment et pourquoi il est devenu ce qu'il est. C'est-à-dire « dénaturé ». Privé d'instincts. Et comme dans la genèse, Freud va tenter de trouver une origine et une cause à cette prétendue « dénaturation instinctuelle ». Il semble que Freud situe cette origine du côté d'une hypothétique perte de nos capacités olfactives (Freud n'a jamais parlé de pulsion olfactive). Comme si cette sensorialité nous faisait défaut.

C'est dans les *Trois essais* que Freud va établir de manière clinique de quoi la pulsion est le fait. C'est une démonstration clinique, qui part d'une intuition. Intuition qui aura valeur de présupposé. Son constat est trivial : les relations sexuelles, ou plutôt le conjointement sexuel chez Homo sapiens, n'est plus destiné à la seule procréation puisqu'il n'est pas déterminé par un « instinct » qui en rendrait l'effectuation automatiquement (inconsciemment) possible et opérante. Parmi le monde animal sexué Homo sapiens est une exception. Ce présupposé originaire n'est pas rappelé dans les *Trois essais*. Freud y fait allusion ailleurs en donnant une cause à cet état de fait : Homo sapiens aurait perdu cette capacité adaptative innée et nécessaire à la perdurance de l'espèce pour cause de perte de l'olfaction, essentielle pour déclencher le comportement procréatif animal. Cette perte serait due au redressement de notre ancêtre australopithèque et à sa marche bipédique qui auraient eu pour conséquence physiologique l'atrophie du bulbe olfactif. Ce sens olfactif est considéré comme très actif et essentiel, au moment de l'œstrus des femelles pour déclencher chez le mâle la succession des comportements idoines aboutissant à la conjonction des organes génitaux. On ne sait pas bien où Freud est allé pêcher cette idée saugrenue

d'apparence évolutionniste. Peut-être dans les délires de son « supposé savoir », Fliess, qui était ORL et qui avait établi une relation entre l'organe de l'olfaction et les organes génitaux. D'ailleurs cette histoire d'atrophie du bulbe olfactif et de la perte de la sensibilité olfactive est fautive. Des expériences récentes montrent que dans certaines conditions expérimentales (on occulte les yeux et les oreilles) un homme, ou une femme, est très capable de suivre une trace olfactive, pas avec les mêmes performances qu'un canidé, mais de manière très honorable. Cette soi-disant perte de sensibilité olfactive est sans doute culturelle et due aussi aux conditions de la vie moderne où la pollution olfactive urbaine est omniprésente. Il y a un démenti de la sagesse populaire quant au rôle de l'olfaction dans les relations humaines. On dit de quelqu'un qu'on rejette qu'on ne peut pas le « sentir ». Ce serait plutôt une inhibition. Que la justification de son hypothèse soit fautive scientifiquement n'est pas forcément très important. Évidemment si elle s'était avérée scientifiquement juste cela aurait donné une apparence d'assise scientifique aux élaborations para-métapsychologiques à venir fondées sur la pulsion / libidinale. Il n'est pas inutile de noter que cette perte de l'instinct nécessaire à la procréation va entraîner la nécessité, pour l'organisme d'Homo sapiens, de la mise en œuvre d'autres processus qui vont permettre d'accéder aux comportements procréatifs.

On peut dire que *Les Trois essais* partent des conséquences de cette perte d'instinct sexuel. Ce que décrit la genèse après la chute. Freud dans ce texte va partir de la description des comportements dits « sexuels » non procréatifs à l'appui de ce constat de perte de l'instinct qui entraîne la dénaturation.

■ D'UNE AMBITION SCIENTIFIQUE QUANT AU FONCTIONNEMENT « ANIMIQUE » DE L'ESPRIT HUMAIN

Ce qu'il déduit de ce supposé présupposé pseudo-évolutionniste c'est que neurocérébralement l'instinct procréatif va se transformer en une nouvelle énergie pulsionnelle qui se met au service de l'aptitude générique à survivre et ne se cantonne plus à la seule nécessité procréative. Sa fonction devient vitale pour l'individu et son adaptation au monde. Dit comme cela, il s'agit d'une reconstruction / interprétation à posteriori. Mais c'est de cela que traitent *Les Trois essais* : d'abord de manière clinique puis théorique. On pourrait dire que cet ouvrage est une esquisse d'une métapsychologie qui s'avérera dix ans plus tard. En 1915 il se lancera dans la rédaction d'un ouvrage consacré justement à la *Métapsychologie*. Ouvrage ambitieux qui n'a que partiellement vu le jour. Le terme métapsychologie apparaît déjà dans une lettre à Fliess de 1896. À cette époque, Freud émet l'ambition de proposer une psychologie raisonnée partant de la médecine qui s'oppose et détrône les prétentions de la métaphysique philosophique (philosophie qui était la première vocation de Freud). Il la définit déjà dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne* en 1901 :

« La métapsychologie est une tentative scientifique pour redresser les

constructions métaphysiques qui ne seraient que des croyances superstitieuses quant à ce qu'il en est de l'esprit de la nature humaine ».

Il justifie ce néologisme en arguant que la psychologie, celle qu'il est en train d'inventer, va au-delà des phénomènes conscients pour investiguer un fonctionnement inconscient qui mène en sous-main les comportements humains.

Quand Freud parle de « croyances superstitieuses », il ne pense pas seulement à la philosophie mais aussi et surtout aux religions. Mais il admet que ces croyances superstitieuses sont une manière de reconnaître un fonctionnement inconscient que les religions, d'abord, puis la philosophie rationaliste ensuite, tentent d'appréhender je dirais à l'aide d'une sémantique complexe sans avoir les moyens conceptuels d'en rendre compte objectivement. Voilà ce qu'il en dit quant à la psychanalyse :

« ... d'une obscure connaissance des faits psychiques de l'Inconscient à partir d'une perception endopsychique de ces fonctionnements inconscients ...qui sont projetés à l'extérieur et que constitue une vision du monde métaphysique religieuse ... que la philosophie tente de rendre objective et laïque à l'aide d'un traitement rationnel conscient ».

Freud a donc lui aussi la conviction que les mythes religieux et la philosophie ont la même ambition vitale : donner une explication intelligible (discursive) du fonctionnement particulier de la psyché de l'être humain tant d'un point de vue idéique que cognitif, c'est-à-dire tant du traitement conscient des données et des informations que du mystère de son essence spirituelle. Métaphysique donc. Je partage positivement cette hypothèse. Religion et philosophie tentent métaphoriquement ou allégoriquement de rendre compte de ce que Freud a l'ambition de théoriser scientifiquement : l'appareil psychique, son fonctionnement et ses productions. Ce que la philosophie moderne grecque a tenté d'approcher à partir d'un rationalisme logique comme le dit Freud. Quant au mépris (injustifié) de « l'obscure connaissance » sur laquelle la philosophie, fût-elle rationaliste, aboutit, d'autres penseurs du XXe siècle sont plus radicaux. En particulier Bertrand Russell qui dans son ouvrage *Essai impopulaire*¹ cite Francis Herbert Bradley :

« [La métaphysique] consiste à trouver de mauvaises raisons à ce que nous croyons d'instinct »

Ce qui fait conclure à B. Russel de manière expéditive :

¹ *Essai impopulaire* - Les belles lettres - chapitre 4 pages 57 et suivantes

« La philosophie est une tentative extraordinairement ingénieuse de penser de manière fallacieuse »

Et depuis Platon cela c'est aggravé. Russel montre que le raisonnement philosophique commence dans une certaine rigueur logique pour déboucher toujours sur une complication qui conduit à une manière de penser fallacieuse. Et à des conclusions erronées ou ésotériques. Mais il convient lui aussi que, sans savoir pourquoi, ces spéculations sophistiquées, et fallacieuses, débouchent parfois sur un résultat acceptable. Pourtant il admet que hors l'intellection « psychique » il n'y a rien.

Et il ajoute :

*« En dehors **de l'esprit**, il n'y a pas, il ne peut y avoir quelque réalité que ce soit, et plus une chose est spirituelle, plus elle est véritablement réelle. »*

De fait, et dit autrement, ce que Russell avoue là en jargonant lui-même, c'est que les métaphysiciens tentent d'accéder au Réel qui n'est que psychique.

Donc dans les années 1890 Freud a pour ambition de déconstruire cette vision métaphysique du fonctionnement psychique (lequel conditionne notre être au monde) que les religions et les philosophes ont inventé pour rendre compte et compréhensible notre manière d'exister et de vivre dans le monde. C'est cette ambition que la psychanalyse structurale reprend considérant que, malgré qu'il en veuille et son intention louable, Freud a échoué. Mais comme le faisait remarquer Russell, il n'en reste pas moins que Freud invente, de manière fallacieuse, le cadre d'une métapsychologie dont la structure restera valide. Mais Freud a échoué dans son entreprise scientifique. De fait, la métapsychologie freudienne est d'abord une mythologie qui finira philosophique, comme il en sera aussi de celle de Lacan. On revient toujours à ses premiers amours (la philosophie). Mais l'un et l'autre ont tout de même fondé les bases qui permettent de reprendre les concepts qu'ils ont inventés pour tenter de rendre consistante cette métapsychologie que Freud appelait de ses vœux. D'une certaine manière la psychanalyse structurale reprend cette ambition avec la seule intention de déconstruire les aspects mythologiques de l'approche des faits psychiques freudo-lacaniens. Car il est possible, sur les décombres de cette déconstruction, de modéliser une véritable métapsychologie. J'ai dévoilé récemment que l'intention où l'ambition était, au-delà de cette modélisation, de démontrer que la métapsychologie structurale était, en fin d'analyse, une, la seule, métaphysique possible (et non qu'elle remplaçait la métaphysique, comme l'affirmait Freud). Pourtant si cette hypothèse était soutenable, cela corroborerait – peut-être était-ce l'intention et l'ambition de Freud, ce que je tente d'établir avec la métapsychologie structurale. Elle ne serait donc pas si éloignée des intentions premières de Freud. Intentions tout à fait pertinentes et objectivement souhaitables. Mais vouées à l'échec étant donné le présupposé erroné (le couple libido / pulsion) sur lequel sa

tentative est fondée. **Présumé** qui, parce qu'il est lui-même non avéré, devient un **postulat**. Un postulat demande qu'on y croie. Cela se présente comme une vérité incontestable. Les présumés relèvent de la simple hypothèse que l'on peut contester. Les modèles scientifiques sont tous hypothétiques. Ils ne visent en aucun cas la « vérité ».

Il faut donc croire à cette fiction si on veut s'accorder sur la pertinence de cette métapsychologie freudienne qui tente d'appréhender le fonctionnement de ce qu'il appellera l'appareil psychique. Concept d'appareil psychique qui apparaîtra déjà dans une lettre à Fliess en 1889. Mais croire à cette fiction, c'est renouer avec la superstition qu'il dénonce. Et pourtant, bien qu'il en ait conscience en 1933, il demandera aux psychanalystes de continuer à croire à cette pulsion. La psychanalyse devient elle-même ce que Freud réfute chez la philosophie et la religion. Sans doute avait-il lui-même la conviction que malgré ce mythe fondamental, la structure de son modèle métapsychologique, sa topique et sa dynamique, était valide et pertinente scientifiquement. Ce qui est exact. Seul l'aspect économique pêche. Tout simplement parce que le registre économique de l'appareil psychique n'est pas énergétique mais informationnel (langagier).

■ DU SEXUEL ET DE LA SEXUALITÉ

Il n'en reste pas moins que ce faisant avec les *Trois essais* il invente **la sexualité humaine** telle qu'elle envahit notre culture. Une sexualité qui n'est pas **le sexuel procréatif**. Et il va en faire une théorie. Avant lui, la sexualité telle qu'on en parle (et la vit) aujourd'hui, n'existe pas². Opérer cette dichotomie est une véritable invention freudienne. Quoique cette dimension d'invention n'apparaisse pas explicitement dans l'élaboration proprement dite des *Trois essais*. Elle est implicite. On peut, peut-être, la déduire de quelques indications qui surgissent çà et là. Cette innovation est évoquée dans la préface qu'il consacre aux différentes rééditions (remaniées au cours du temps) des *Trois essais* dont la dernière intervient en 1920. Dans la préface de la 3e édition, celle de 1915, il écrit :

*« Les Trois Essais sur la théorie sexuelle ne peuvent rien contenir d'autre que ce que **la psychanalyse oblige à admettre ou permet de confirmer**. Aussi est-il exclu qu'ils se laissent élargir en une « **théorie sexuelle** » et compréhensible, qu'ils ne prennent aucunement position sur nombre de problèmes importants de la vie sexuelle ».*

Vous me direz que ceci n'est pas d'une grande clarté et qu'on peut hésiter à y lire l'hypothèse

² Sans cette théorie il est vraisemblable qu'il n'y aurait pas eu « libération sexuelle », théorie du genre et sexuelle

que je viens de formuler. Cette assertion est beaucoup moins explicite que ce que j'énonce. C'est vrai. Mais on peut toujours remarquer que dans cette imprécision il y a quand même une opposition entre « théorie sexuelle » et « vie sexuelle ». De fait les germanistes remarquent par ailleurs une différenciation lexicographique. Dans ce texte Freud emploie deux catégories de signifiants : l'un pour parler du comportement sexuel procréatif (acte sexuel) ; l'autre pour parler de la pulsion sexuelle. Peut-être que ce que je qualifie de volonté de différenciation entre **l'activité sexuelle procréative et la sexualité non procréative n'est pas véritablement explicite chez Freud**. Mais on peut penser que cette imprécision est volontaire. Comme s'il se gardait de dévoiler ce qu'il y a d'innovation révolutionnaire dans son intention. C'est peu vraisemblable. En effet, comme on le verra, dans les trois textes cette hypothèse va être développée d'une manière systématique et dans un style cru. Il s'agirait plutôt de donner aux lecteurs une manière d'instant de voir (faire penser) pour initier le temps pour comprendre de la lecture. D'où ses assertions au contenu implicite. Reste que si Freud avait été sûr et certain de ce qu'il va développer, il aurait fallu qu'il intitule cet ouvrage « Trois essais sur la théorie de la sexualité (humaine) ». Manière d'affirmer dès le titre qu'il y a d'une part la fonction sexuelle organique (sexué) procréative et d'autre part la sexualité psychique qui est d'un tout autre ordre. Disons pour faire simple, que cette sexualité est « asexuée » ou « neutre » et qu'elle ne concerne pas la différence et la complémentarité sexuée biologique dans sa nécessité procréative. Ces deux modalités sont à l'origine séparées mais après un long détour qui se rejoignent à la puberté.

En première lecture, ce que Freud indique de manière un peu confuse c'est que *Les Trois essais* sont centrés uniquement sur cette sexualité psychique (qu'il invente et qui n'existe pas avant lui) et non pas sur le sexuel organique procréatif (qui concerne le gynécologue ou le sexologue). Encore que cela ne soit pas aussi tranché. Puisque, comme je viens de l'indiquer, le dernier essai est consacré à l'articulation de cette sexualité psychique et du conjointement des organes sexuels qui ne concernent pas forcément (ou rarement) une activité procréative. À savoir comment on passe de l'excitation engendrée par la libido à l'excitation génitale prévalente qui permet le coït et la procréation, de fait très secondaire et parfois hasardeuse. Ou, autrement dit, comment ces deux types d'excitation s'articulent, (ou pas), ensemble. *Les Trois essais* partent du constat objectif que l'aptitude à l'excitation organique que suscitait cet instinct est demeurée comme inscrite dans l'appareil neuro cérébral mais qu'elle a perdu sa destination spécifique au profit d'autres sources et d'autres objets pour s'exprimer. Tout se passe comme si pour Freud l'origine de la dénaturation d'homo sapiens résidait exclusivement dans la perte de l'instinct procréatif quant à son but mais que « l'intention sexuée » était demeurée intacte. Une aptitude en tout programmée.

Pour mener cette démonstration il va utiliser la clinique des perversions « sexuelles » et de la diversité des excitations « sexuelles » chez les enfants. Ce qui a fait scandale à son époque, puisqu'il déclare l'enfant « pervers polymorphe ». Ce que Freud tente d'établir c'est qu'il y a une similarité entre les perversions sexuelles des adultes et les prétendues perversions polymorphes des enfants. Ce qu'il va démontrer c'est qu'elles en sont l'origine. C'est cet amalgame entre

filiation entre sexualité des pervers et celle des enfants qui a fait penser que la théorie psychanalytique était un pansexualisme. Dans la préface à la quatrième édition (1920) Freud s'en défend vigoureusement. Cette défense semble d'abord paradoxale puisqu'elle en appelle à Schopenhauer et à sa conviction que :

« *Les faits et gestes (des hommes) sont déterminés par des tendances sexuelles, au sens habituel du terme* »

Ce qui semble paradoxal et en contradiction avec ce contre quoi Freud se défend du pansexualisme. Mais, Schopenhauer philosophe ne s'intéresse pas au comportement procréatif mais bien à la sexualité telle que Freud va tenter de la fonder. Schopenhauer a la conviction que les comportements humains sont déterminés, non pas par le désir de conjointement sexuel procréatif, aussi bien chez l'homme que chez la femme, mais par le désir et les envies de possession que la sexualité permet. Il va aussi en appeler à un autre philosophe : Platon

« *Mais quant à l'extension du concept de sexualité rendu nécessaire par l'analyse des enfants et des personnes dites perverses, puissent tous ceux qui du haut de leur supériorité laissent tomber sur la psychanalyse un regard de mépris, bien vouloir se souvenir combien **la sexualité élargie** (c'est moi qui souligne) de la psychanalyse est près de coïncider avec l'Éros du divin Platon* ».

On pourrait penser qu'avec cette référence Freud tombe de Charybde en Scylla. En effet, la référence à Platon (sans doute au *Banquet*) est une manière de trouver une caution chez Platon du côté de « l'amour » grec. À savoir l'amour des enfants. C'est-à-dire du côté de l'Éros (sacré - le divin-Amour-pur), tel qu'il se joue en Grèce à cette époque entre un adulte tutélaire et un enfant. Ce qu'on a appelé l'amour grec. La pédophilie pour le dire trivialement. Mais qui ne nécessite pas pour autant de relations sexuelles proprement dites. J'y reviendrai au moment où je traiterai du séminaire sur le transfert de Lacan. En effet Lacan s'est sans doute souvenu de cette diatribe quand il axe son séminaire sur « *Le transfert* », qui suit celui sur la relation d'objet, sur *Le Banquet* de Platon où il tente dans un dialogue de faire apparaître ce qu'il en est de l'amour et du désir. J'y reviendrai par la suite.

Les deux premiers essais, *Aberrations sexuelles* et *La Sexualité infantile*, sont consacrés à démontrer que la sexualité n'est pas le sexuel procréatif chez tout l'humain vu que celle-ci est vitale et universelle. Le troisième essai (*La reconfiguration de la sexualité à la puberté*) montre, entre autres, que l'activité procréative du conjointement des organes génitaux est sauvée par la pulsion sexuelle libidinale bien que l'instinct de reproduction nous fasse défaut. L'espèce sauvée par la sexualité perverse ! Ce qui n'est pas mal vu. La pulsion sexuelle « oblatrice » est un idéal presque jamais atteint qui prend l'ascendant sur toutes les autres pulsions dites « partielles » (perverses). Reste que cette pulsion génitale qui s'inscrit dans ce que nous appelons la relation d'objet reste la majorité du temps « perverse ». De possession sous la modalité de ce que Freud

nomme euphémiquement « activité / passivité », que nous traduisons par « domination /soumission » sous l'égide du consentement prétendu mutuel.

Il me semble qu'il était nécessaire de faire ce rappel d'abord parce que je ne suis pas sûr que la plupart d'entre vous aient eu connaissance, même par oui-dire, de ces prolégomènes qui sont la base et au cœur de la métapsychologie. Ensuite parce que je voulais vous rappeler en quoi, en même temps que Freud invente à proprement parler la psychanalyse, il invente par le même coup la sexualité moderne.

■ DE LA SEXUALITÉ HUMAINE COMME PERVERSION

□ RAPPEL

Pour en revenir à mon propos qui est de démontrer que, quoique l'invention par Freud de la psychanalyse comme **métapsychologie** soit en soi une novation inouïe, et surpasse la théologie et la philosophie dans leur intention d'expliquer la nature de l'être au monde des humains, celle-ci se présente en fin d'analyse comme une mythologie. Mythologie qui pourrait être une variante de ce qui se trame et se performe dans la Genèse. J'ai rappelé que ce qui fait la rupture entre l'homme et « l'animalité » qu'il était, c'est la perte de l'olfaction qui entraîne la perte de l'aptitude instinctuelle. A l'origine de l'humanité de l'homme il y a donc une catastrophe phylogénétique. Dans la Genèse cet être au monde « conscient » est dû à une mutation du mode d'appréhension du monde par une aptitude nouvelle (acquise frauduleusement) : la capacité à comprendre et à savoir. Et ce qu'Adam et Eve comprennent en premier c'est qu'ils sont la proie d'excitation sexuelle disons objectale que leur corps sexué attise. C'est le savoir et la connaissance initiale. Ce n'est pas dit comme cela dans la genèse dont le texte est elliptique. Il procède par une figure rhétorique qui nomme la formation réactionnelle par laquelle cette excitation peccamineuse initiale va être combattue : le sentiment de pudeur qui les assaille quand ils s'aperçoivent qu'ils sont nus. C'est-à-dire excitant l'un pour l'autre. Ce qui a pour conséquence de les pousser à tenter de cacher avec des feuilles de vigne les organes sexuels censés déclencher cette excitation répréhensible. Dieu confirme cette malédiction de l'excitation sexuelle en rajoutant sur la pudeur : il juge les feuilles de vigne inappropriées et insuffisantes. Aussi il leur confectionne des vêtements de peau beaucoup plus occultants et décents. En filigrane on trouve dans ce texte la dichotomie entre procréation « heureuse » et inconsciente d'elle-même c'est à dire naturelle donc innocente, de l'Eden, et sexualité problématique-peccamineuse dans la survie terrestre. D'où la théologie ultérieure de l'acte sexuel dévoué uniquement à la procréation sans « plaisir » et au culte de l'enfantement (d'où les interdictions de la contraception et de l'avortement = théologie « pro vie ») qui est un « plagiat » incertain et grossier (on dirait surmoïque) de ce qu'il en était de la procréation édenique inconsciente d'elle-même. Il y a explicitement, pour reprendre le terme de la dichotomie que Freud invente, culte du rapport sexuel procréatif et dénigrement/interdiction de la sexualité d'excitation source de plaisir. Dieu, dans son

omniscience, sait que cet interdit du plaisir sexuel, comme l'interdit du fruit défendu, sera transgressé sous l'instigation de la concupiscence de la femme (misogynie originelle) et pour cela il la punira dans les siècles des siècles en rendant l'accouchement douloureux... comme un rappel de l'interdit du plaisir, « tu souffriras par là où tu as péché et pris du plaisir ». C'est aussi à partir de cette théologie qu'il faut appréhender le mythe de l'immaculée conception de Marie dans le Nouveau Testament. Elle conçoit Jésus dans un pur rapport sexuel « immatériel » (inconscient), c'est-à-dire édénique, hors de toute sexualité peccamineuse : Joseph, le veuf et l'impuissant, n'y est pour rien. Il y a un précédent dans l'Ancien testament, c'est l'épisode où l'ange de Yahvé annonce à Sara que contre toute attente dans son extrême vieillesse (infertile) et celle d'Abraham (tout aussi infertile), elle va enfanter un fils (Isaac). Cette annonce est tellement inconcevable que Sara dans son incrédulité se met à rire. Ce qui fait que l'éternel change son nom de Sara (« dame ») en Sarah (« elle a ri ») de la même manière qu'antécédemment il avait changé le nom de son époux de Abram (le père exalté) en Abraham (père d'une multitude). Tout ça pour dire que c'est le Saint-Esprit qui génère Isaac. Ce n'est pas la relation sexuelle peccamineuse. Il y a une logique mythologique implacable dans la théologie chrétienne. Irréfutable. Les papes y veillent. Et comme à bon droit.

Dans la mythologie freudienne la problématique, l'accident phylogénétique, qui va faire apparaître la conscience réflexive et donner l'accès à la connaissance, c'est la perte de l'instinct sexuel et l'apparition de la sexualité. Elle est aussi le résultat d'une discontinuité phylogénétique dont l'origine est la perte de l'instinct qui permet la procréation. La cause de cette perte de l'instinct sexuel est chez Freud assez farfelue comme nous venons de le voir. Et aucunement scientifique. C'est déjà une invention mythologique. On peut déjà faire une lecture mythologique de ce redressement bipédique. Et en appeler au symbolisme de la transgression dont ce redressement témoigne. Comme si se redresser était déjà une manière pour les proto-hominidés de défier le ciel du regard. Mais cette interprétation n'est pas fondée. C'est une lecture quasi-théologique de ce fait anthropologique. Mais cela peut venir à l'esprit de tout un chacun qui est plongé dans notre culture qu'on dit judéo-chrétienne. Ce qui reste d'objectivement constatable c'est qu'il y a chez les espèces homos carence d'un instinct sexuel procréatif.

□ DE LA PERVERSION COMME MODALITÉ OBJECTALE PRIMAIRE

C'est ce constat objectif que Freud va documenter dans le premier essai consacré à ce qu'on appelle perversions sexuelles adultes pour démontrer qu'elles n'en sont pas, au sens psychique, quoique moralement, du fait de notre civilisation elles tombent sous les coups de la morale et du droit. Elles ne sont pas pathologiques dit Freud quand elles restent dans l'intime et ne sont pas des obsessions envahissantes. Freud va tenter dans cet essai de modéliser comment elles se structurent psychiquement. Premier pas vers une métapsychologie à venir. De fait, et

contrairement à la première impression, c'est une étude qui dépasse l'approche clinique proprement dite quoiqu'elle le soit aussi.

Elle s'intitule, dans les traductions habituelles, « *Les aberrations sexuelles* ». Ce que Freud aborde là d'une manière qui se veut exhaustive et très documentée (il n'est que voir le nombre considérable de références qu'il invoque en fin de page), c'est « l'enfer » des pratiques sexuelles que la Genèse annonce et réprouve. Enfer qui, pour Freud, n'en n'est pas un puisque toute sa démonstration consiste à démontrer que ces pratiques sont le lot commun de l'humanité dénaturée telle qu'elle a été et telle qu'elle est aujourd'hui et qu'elle sera demain. Cet essai commence comme cela :

« Le fait qu'il existe chez l'être humain et chez l'animal, des besoins sexués, on l'exprime en biologie en faisant l'hypothèse « d'une pulsion sexuée ». On suit en cela l'analogie avec la pulsion à l'ingestion de nourriture, la faim. Il manque à la langue populaire un terme correspondant au mot « faim », la science a recours à celui de « libido » ».

Cette entrée en matière peut paraître péremptoire. Elle l'est dans le style. Mais, pourtant, quand on la lit à la lettre, elle est dans sa formulation ambiguë. Incertaine. Donc normalement on s'attend, si les hypothèses émises précédemment sont valables, à ce que Freud oppose, ou au moins différencie, ce qu'il en est des besoins sexués (le besoin procréatif) d'avec la pulsion sexuelle humaine, c'est à dire la sexualité. Si on lit ce texte littéralement, on peut penser que Freud fait l'hypothèse du contraire. Il y aurait chez l'homme et chez l'animal un besoin « vital » – comme l'est la nutrition, sexuel et ce besoin sexuel vital, ces besoins « primaires », se nourrir / procréer, seraient assouvis au moyen de quelque chose que Freud nomme « pulsion ». En fait, il devrait dire que chez l'animal ce besoin sexué est pris en charge par l'instinct et chez l'homme par la pulsion. Ce qu'il ne fait pas. Au contraire, il affirme que ce besoin sexué est pris en charge chez l'animal et chez l'homme par cette mystérieuse pulsion. Est-ce que cet amalgame est voulu ? Ce n'est pas certain. Il n'est pas indifférent de noter que l'un est vital pour l'individu : le besoin nutritionnel ; l'autre est vital pour l'espèce : sans comportement procréatif, l'espèce disparaît. Il faut donc bien des mécanismes qui les contentent chez Homo sapiens, puisque les mécanismes instinctifs font défauts à Homo sapiens. Et qu'effectivement ces deux besoins nécessitent la pulsion selon Freud pour trouver satisfaction. La confusion dans ce paragraphe vient de ce que Freud attribue la pulsion sexuelle aussi à l'animal pour ce qui est du conjointement procréatif. Ce qui, en toute rigueur, est faux : Il n'y a pas de pulsion chez l'animal. Donc pas de sexualité au sens de Freud. Il n'y a que l'instinct. C'est un péremptoire qui laisse entendre une confusion.

La suite n'est pas plus éclairante mais toujours aussi péremptoire. Il affirme que dans la langue populaire il manque un terme pour nommer ce qui pousse à la « consommation » sexuelle en tant qu'elle serait équivalente à la « faim » dans le domaine de la nutrition. Ce qui est faux, la langue populaire et les poètes ont des tas de mots pour nommer cette attraction sexuelle : désir, envie,

etc... ce qui manque à la langue populaire c'est de nommer ce qui motive ces désirs / envies et pourquoi. Or Freud de manière tout à fait inattendue sort de son chapeau le terme de « libido » qui n'est en rien l'équivalent de la « faim ». La faim est un éprouvé déclencheur d'un comportement. Ce n'est pas au premier chef la fonction de ladite libido (qui est une énergie). On verra que pourtant elle fera à sa manière propre fonction de déclencheur, par accumulation (accumulation énergétique qui provoque le désagrément et nécessite la décharge). La libido est, si on en croit Freud lui-même (et c'est passé dans le langage courant et médical), une énergie (psychique) à partir de quoi l'excitation est possible. Deuxième confusion ou « à peu près ». De plus on ne sait s'il s'agit du besoin procréatif qui est motivé par cette libido ou de la sexualité humaine. On nous explique qu'il y a là les prémices de la théorie de l'étayage de la pulsion sur le besoin. Ce n'est pas probant. On a donc affaire à deux assertions péremptoires tout à fait confusantes dès l'ouverture.

Enfin, il faut remarquer que ce ne sont pas les scientifiques qui nomment cette « attraction énergétique » libido, mais Freud. Par ailleurs, les traducteurs font remarquer que les termes allemands qu'on traduit par libido sont ambigus. En effet, « Lust » veut dire à la fois « plaisir » et « désir ». C'est un signifiant ambivalent. De fait le terme de libido, en français, contient la même ambiguïté. Il est donc assez bien choisi si on veut rester fidèle à la pensée de Freud. C'est un terme qui vient de l'indo-européen. Lutz : aimer ; et Libitum : qui connote le plaisir. Le terme de libido a aussi un double sens il connote à la fois le désir et la volupté c'est-à-dire la cause et le résultat. Dans les termes qui sont ceux de la psychanalyse structurale post-lacanienne, on pourrait dire que la libido c'est à la fois ce qui enclenche l'excitation et l'anticipation du plaisir que cela peut procurer. Et pourtant Freud restreint ce terme à son caractère énergétique. Le moins qu'on puisse dire c'est que rien n'est clair et qu'avec ce terme de libido on est loin d'une assertion scientifique.

Suit un deuxième paragraphe où il est censé reprendre des lieux communs attribués à l'opinion populaire mais qui à l'évidence sont celles aussi de scientifiques de son époque. Bien que le texte de Freud se présente comme relatant objectivement des faits ou des opinions. Pourtant la manière d'agencer ces observations laisse pressentir qu'il ne les cite que par souci d'exhaustivité mais son style laisse percevoir néanmoins une dubitation. Cette figure obligée remplie, il pose, après l'introduction de ces deux termes libido / pulsion, dans le dernier paragraphe de cette introduction deux termes taxinomiques qui participent déjà à l'édification métapsychologique :

- L'objet qui déclenche l'attraction sexuelle
- Le but sexuel qui déclenche l'action vers l'objet sexuel

Ces termes, ces signifiants, sont eux définis à peu près rigoureusement (on peut là encore pinailler sur l'allégation « attraction sexuelle » comme si le but était la procréation. L'objet dans ce moment de la réflexion freudienne est la personne qui motive l'attraction. C'est l'objet total). Mais ils présagent que Freud va faire une description phénoménologique : dans un premier temps des différents choix d'« objets totaux » dont il va montrer que ces choix ne sont pas ceux que la

morale et la religion tolèrent. Ces deux « concepts » qu'il compte mettre en œuvre dans son analyse ultérieure permettent une catégorisation mais pas d'appréhender le fonctionnement ni la cause (l'étiologie) de ces aberrations. En effet, quoique dans son introduction, il a bien avancé le terme de « libido », il n'en fait aucunement état. Sans doute cette intention est-elle délibérée : il prétend faire une observation clinique, scientifique, et exhaustive de l'ensemble de ces faits dits sexuels pervers. Le concept de libido, si son objectif est ce dont je viens de faire l'hypothèse, est effectivement peu utile pour cette démonstration. Il s'agit de montrer objectivement que ces comportements, quoique affiliés plus ou moins à l'excitation des organes génitaux, n'en découlent pas forcément. Il s'agit de faire prendre conscience que la sexualité n'est pas ce qu'on dit et ce qu'on croit qu'elle est. Il est d'ailleurs aussi utile de remarquer qu'il n'y aura, dans ce premier essai, aucune mention d'une instance topique qui serait « le Sujet » de ces comportements. L'homme serait agi par cette sexualité. Par ce parti-pris il entreprend de s'acheminer vers ce qu'il en est de la dénaturation de l'homme. Elle s'exprime au premier chef par cette sexualité son but ni cause vitale. C'est une sorte de prolégomène à une métapsychologie ultérieure. Ou bien plutôt la nécessité d'une métapsychologie qui rendra compte d'abord de la fonction de la sexualité dans les comportements adaptatifs chez l'homme et à partir de quoi fonder la nature de sa dénaturation.

On a souvent soutenu que ce qui avait fait scandale c'est que Freud dans *Les Trois essais* « désinnocentait » les enfants en leur attribuant une sexualité précoce. Pourtant ce qui est encore plus scandaleux, et courageux, de la part de Freud est de soutenir explicitement que les aberrations sexuelles ne sont pas forcément des maladies mentales et qu'elles sont universelles à des degrés différents. Et ce, à une époque où elles étaient non seulement moralement et culturellement réprouvées mais pour certaines pénalement sanctionnées. Jusqu'à il n'y a pas encore si longtemps.

Cette position révolutionnaire peut être entendue comme « didactique ». Elle affirme ce qu'il en est de cette sexualité qui ne serait pas vouée à la fonction de la reproduction sexuée. C'est révolutionnaire parce qu'il n'aborde cette problématique des aberrations sexuelles ni d'un point de vue moral ni d'un point de vue strictement pathologique mais dans une perspective anthropologique. Ce ne sont pas des maladies mentales quoique par ailleurs elles puissent faire partie d'un tableau clinique d'une personne atteinte de psychonévrose ou de psychose. Et de surcroît, elles sont extrêmement répandues. Il les déclare uniquement pathologiques quand leurs outrances obèrent gravement la vie ou la survie de ceux qu'elles obsèdent. De là à les prétendre universelles il n'y a qu'un pas, qu'implicitement Freud franchit. C'est la nature dénaturée de l'homme. D'abord en remarquant objectivement que ces aberrations sexuelles (ou certaines d'entre elles) font partie intégrante des comportements qui aboutissent au conjointement sexué. Elles précèdent le coït proprement dit. On parle alors de pratiques préliminaires excitatrices. Pour en arriver à cette « dépathologisation » des aberrations sexuelles, il emploie un effet rhétorique que Shakespeare utilise dans sa tragédie *Jules César* au moment où Marc-Antoine fait l'éloge

funèbre de César, après qu'il eut été assassiné par les sénateurs conjurés. Il semble d'abord prendre fait et cause pour ceux-ci mais de telle manière qu'il plaide en fait pour la réhabilitation du défunt afin de retourner le peuple contre ses assassins. Ici, il s'agit en quelque sorte de réhabiliter les aberrations sexuelles en en appelant à une étude objective et scientifique d'icelles qui semble, au premier abord, les stigmatiser. Manière de systématiquement déconstruire les idées reçues les concernant. Et d'aboutir à un retournement complet de perspective. Cette démonstration se fait en deux temps.

□ CHOIX DU PARTENAIRE

Sa démonstration commence par les aberrations sexuelles qui relèvent d'une déviation quant à l'objet : la personne dans le texte de Freud. Et au premier chef à l'inversion. C'est-à-dire l'homosexualité. Après avoir fait une typologie « structurelle » des différents types d'inversion il en vient à déconstruire les idées reçues quant aux étiologies supposées, qu'elles soient scientifiques ou non, mais qui prévalent à son époque :

- La dégénérescence
- L'innéité
- Une bisexualité organique (hermaphrodisme)

S'ensuit une tentative d'élucidation de ce qui motive le choix d'objet (des partenaires) chez les invertis. Il s'en prend à la tentative oiseuse qui consiste à faire l'hypothèse que l'attrance vers le partenaire homosexuel (un homme pour un homme, une femme pour une femme) pourrait être déclenché par des caractères féminins pour l'homosexuel homme et masculin chez l'homosexuelle femme. Sans que Freud tranche, il instille la dubitation. Puis il questionne les idées reçues sur le but sexuel des homosexuels (l'assouvissement de l'excitation des organes génitaux) et montrent que les buts peuvent être multiples. Cette autre double dubitation en fait consiste en une déconstruction orientée vers une conclusion qui apparaîtra dans le paragraphe suivant. Une idée tout à fait novatrice qui est que l'excitation pulsionnelle sexuelle est un mécanisme qui n'a pas de but attribué (contrairement à ce qu'il en est de l'instinct) :

*« L'expérience des cas tenus pour anormaux nous enseignent qu'il existe entre pulsion sexuelle et objets sexuels une soudure que nous risquons de ne pas voir dans l'uniformité de la configuration normale où la pulsion semble apporter avec soit son objet. Nous sommes ainsi amenés à dissocier dans nos pensées la connexion entre pulsion et objet. La pulsion sexuée (il aurait mieux fallu que Freud écrive « sexuelle » ce serait plus cohérent à ce moment de la démonstration) est **vraisemblablement indépendante** de son objet et sans doute n'est-ce pas non **plus aux attraits de celui-ci** qu'elle doit son apparition »³*

³ Trois essais sur la théorie de la sexualité, Freud, éditions Puf, Page 22

Pour résumer il y a deux idées fortes, scientifiques si on peut dire, dans cette conclusion :

- D'abord qu'il n'y a pas objectivement parlant de comportement sexuel normal c'est-à-dire voué comme chez les animaux sexués à la procréation.
- Et de plus, ce qui est proprement révolutionnaire, que le déclenchement de la pulsion sexuelle est indépendant de son objet. Autre manière de dire qu'il ne s'agit pas d'un « instinct » programmé neurobiologiquement. C'est la pulsion, comme mise en œuvre de la libido, qui crée l'objet. Pour le coup il y a « inversion ».

C'est en cela qu'il y a invention de la sexualité par Freud, à partir d'un constat issu de l'observation clinique des « invertis ». Il va tenter de déduire comment l'effectuation de la nécessité vitale procréative va nécessiter et opérer une transformation de la structuration neurocérébrale. À savoir la transformation des mécanismes d'instinct programmé neurocérébralement (phylogénétiquement) en pulsion psychique libre. Mais il n'y a pas encore d'hypothèse théorique du mécanisme (psychique) qui va procéder au choix du partenaire (l'objet) de la pulsion. Cela va apparaître dès le deuxième chapitre consacré aux « déviations par rapport au but sexuel ». Mais avant cela, il passe en revue les autres déviations quant à l'objet : les enfants « asexués », les cadavres, les animaux... etc. C'est après l'évocation de ce catalogue que Freud en vient à cette conclusion qu'il veut fonder. En effet, après avoir évoqué sans s'y attarder les plus « horribles » pratiques sexuelles, il fait remarquer que ces déviations quant à l'objet sexuel ne sont pas le fait (seulement) de malades mentaux. Il affirme qu'on les trouve aussi chez les « biens portants mentaux dans toutes les races et dans toutes les cultures ». Elles sont universelles. C'est à dire normales. Il en vient à proposer une graduation dans le degré de manifestation de ces aberrations qui irait de l'anodin au pathologique. Ce qui est déjà une approche structurale.

Il va faire l'hypothèse assez surprenante dans une élaboration qui se veut scientifique que l'on passe du normal au pathologique par une carence d'une instance supérieure « animique ». Carence qui permettrait les débordements de ces pratiques sexuelles détournées de leur prétendu « objet » :

*« Mon opinion serait que le fait à expliquer pourrait nous indiquer que les motions de la vie sexuée font partie de celles qui même normalement sont les plus difficiles à dominer par les activités « **animiques** » supérieures.... Bien des gens anormaux dans la vie sexuelle qui, sur tous les autres points (de la vie) correspondent à la moyenne et ont accompli dans leur personne le développement culturel humain dont le point faible demeure la sexualité »*

On s'étonne que Freud, dans cette approche du comportement sexuel, fasse apparaître dans son organisation le concept d'âme et ses attributs supérieurs. Il est vrai qu'il la présente comme une opinion, mais tout se passe comme s'il faisait sienne cette dichotomie éculée entre le corps et l'âme. Il réitère quelques paragraphes plus loin. Pourtant faire appel aux vertus de l'âme, qui est un concept théologico-philosophique, ne paraît pas pertinent à étayer une théorie scientifique.

En tout état de cause on trouve dans cette présentation l'opposition entre l'âme (spirituelle) et ses aspirations supérieures (culturelles, morales) et les effets indomptables du couple organique infernal « libido - pulsion ». Reste qu'on a là la première esquisse de la dualité qui traversera toutes les élaborations futures de Freud qui se terminera par l'opposition entre pulsion de vie et pulsion de mort : Éros et Thanatos sous la plume même de Freud, retour explicite à la mythologie grecque. On pourrait penser qu'il y a dans cette référence « animique » une dénégation de ce qu'il est en train d'affirmer. À savoir la primauté de la pulsion dans la vie psychique des êtres humains. Une sorte de repentir, comme on dit en peinture, sur son histoire de libido et de pulsion où il y aurait une instance supérieure qui pourrait maîtriser ce duo infernal. Bien sûr il n'en est rien. C'est ce couple qui est moteur et rien d'autre. Freud n'a jamais cédé et tous les disciples qui les ont reniés ont été exclus du mouvement psychanalytique. Jung en premier. C'est le fondement, croit-il, de la théorie psychanalytique. Peut-être peut-on lui faire le crédit que ce recours à l'âme serait une anticipation de ce qu'il en sera ensuite du Moi et de la pensée réflexive consciente. L'animique aurait chez Freud le même statut que l'esprit humain chez Lévi-Strauss.

Pour en revenir à la pulsion on peut constater, si on reprend la citation de la conclusion, qu'il emploie deux tournures sémantiques. D'une part il fait l'hypothèse qu'il y aurait une « soudure entre pulsion sexuelle et objet sexuel ». Et d'autre part que « la pulsion sexuée est vraisemblablement d'abord indépendante de son objet ». Une lecture littérale à la recherche d'un sens et d'une compréhension sémantique pourrait faire penser que pulsion sexuelle d'abord et pulsion sexuée ensuite sont des équivalences. Ce n'est pas ma lecture. De fait, l'hypothèse est qu'implicitement Freud oppose la pulsion sexuelle (celle de la sexualité humaine) à la pulsion sexuée (celle qui chez les animaux permet la procréation) c'est-à-dire l'instinct. En d'autres termes la pulsion sexuelle (de la sexualité) devient indépendante de l'instinct sexuel et cette indépendance se lit dans le fait qu'il n'y a plus la programmation génétique humaine d'objets obligés à sa satisfaction. S'esquisse là que la pulsion libidinale, à l'origine de la sexualité humaine, est une transformation (accident génétique) de l'instinct sexuel animal. Et qu'à ce titre elle est le concept limite d'avec l'organique. Pulsion qui devient le moteur de la dynamique psychique sous l'égide de la libido (énergie psychique supposée). La fonction physiologique procréative demeure mais l'instinct nécessaire à sa réalisation a disparu. Pour se réaliser cette fonction se met sous l'égide de la pulsion. Les organes sexuels deviennent des « buts » de la pulsion. Et aussi des « sources ». Comme nous allons le voir ultérieurement.

Comme je l'ai dit à de très nombreuses reprises, il faut effectivement un concept limite du psychique au biologique. Mais il n'est pas énergétique. Il est informationnel. L'appareil neurocérébral n'est pas un organe « énergétique » mais un organe qui traite des informations et qui donne naissance à des fonctions virtuelles qui, elles, traitent des données, perceptives entre autres mais aussi endogènes. Reste que cette « découverte », qui n'est pas une invention, est tout à fait novatrice. Il y a un renversement qui jusqu'alors n'avait été effectué par personne. **À savoir que ce n'est pas l'objet qui déclenche la pulsion mais la pulsion libidinale qui crée l'objet, pour**

le dire en termes freudiens. Ce qui, quoique révolutionnaire, est dans le droit fil de la continuité avec le comportement procréatif des animaux. C'est l'instinct sexuel déclenché par des modifications hormonales qui déclenchent la quête du partenaire et non pas la perception déclenchée par le partenaire (l'objet) éventuel qui déclenche l'instinct sexuel. L'instinct déclenche la quête d'un objet qui pourrait s'avérer adéquat. Ce qui change avec la sexualité humaine c'est qu'il n'y a pas d'objet prédéterminé comme dans l'instinct. Toutes sortes d'objets sexuels peuvent être fomentés par la pulsion libidinale où elle peut trouver à s'investir. Ou encore la pulsion libidinale peut créer avec n'importe quoi un objet dans lequel s'investir. C'est en quelque sorte une généralisation. Et cette généralisation n'est pas anormale en soi. Elle est le résultat (et la cause) de la « dénaturation ». Et ce n'est pas la seule différence d'avec le comportement procréatif animal. Le « but » de la pulsion sexuelle n'est pas lui non plus univoque. C'est à dire la partie du corps, les organes génitaux, que vise la pulsion sexuée n'est pas déterminante non plus.

■ DÉVIATION PAR RAPPORT AU BUT

Freud commence cette séquence par le rappel de ce qu'il en est, ce que l'on considère, comme but sexuel :

« Est considéré comme but sexuel normal l'union des organes génitaux dans l'acte désigné comme accouplement qui conduit à la résolution de la tension sexuelle et à l'extinction temporaire de la pulsion sexuelle (satisfaction analogue à la satiété dans la faim) »

Cette description phénoménologique dans sa présentation rhétorique est déjà dubitative. Dans les termes qui sont les nôtres, pour transcrire la pensée de Freud, cette description présente ce qu'il en est non pas d'une conduite sexuelle mais d'un comportement qui s'apparente au rapprochement coïtal disons « instinctuel » qui, chez l'homme, n'a plus lieu. Ce « besoin » n'existe plus. C'est une illusion que de croire qu'il existe sauf dans la théorie « populaire ». C'est pourtant ce que Freud indique dans l'ouverture de la section consacrée aux déviations quant à l'objet sexuel :

« C'est la fable poétique de la partition de l'être humain en deux moitiés, l'homme et la femme, qui aspire à s'unir de nouveau dans l'amour ».

De fait, cette fable est peut-être populaire mais elle est développée dans un ouvrage philosophique de Platon, *Le Banquet*, par Aristophane poète comique. Déjà dérisoire cinq siècles avant Jésus-Christ. Il est notable que dans cet essai sur les perversions dans son corpus de concepts, libido (énergétique), pulsion (dynamique), but et objet, Freud n'introduit jamais l'amour comme une nécessité. Comme nous l'avons vu il y a implicitement « le désir » qui est inscrit dans la libido. On verra pourtant qu'il y est peut-être présent dans l'étrange et mystérieux concept «

animique ». Il semble, c'est mon hypothèse, que Lacan tentera d'introduire l'amour comme moteur de la sexualité humaine. C'est l'amour qui serait le déclencheur du nouveau circuit de la pulsion où le désir ne serait plus activé comme chez Freud par l'accumulation désagréable et déplaisante de la libido mais tout au contraire par le « manque ». C'est ce que Lacan théorise dans le séminaire sur *Le transfert* (1960-1961) après le séminaire sur *La relation d'objet*. On peut penser qu'avec ces deux séminaires Lacan revisite, reprend et repense le premier des trois essais. Le séminaire sur *La relation d'objet* est l'écho de la première section. Et celui sur *Le transfert* serait l'écho de la deuxième section de ce premier essai. Si cette hypothèse est juste, cela confirmerait que Lacan a aussi considéré que l'invention de la psychanalyse date de cet ouvrage. J'essaierai de le démontrer ultérieurement.

Cette hypothèse de dubitation freudienne implicite trouve sa justification dès la phrase suivante :

« Pourtant dans le processus sexuel le plus normal sont déjà reconnaissables ces annonces qui, si elles prennent de l'extension, conduisent aux aberrations que l'on a décrites comme perversions »

Cette allusion à des « annonces » précède la théorie des préliminaires. Par ailleurs il n'y va pas avec le dos de la cuillère pour opérer la désidéalisation de cette « fable poétique » :

« L'un de ces contacts en particulier, le contact mutuel de la muqueuse labiale, a reçu, en outre, chez beaucoup de peuples (y compris les plus hautement civilisés(!)) sous l'espèce du baiser, une haute valeur sexuelle bien que les parties du corps ici concernées n'appartiennent pas à l'appareil sexué mais forme l'entrée du tube digestif »

On pourrait faire la même description désidéalisante et triviale avec l'anus qui est la terminaison du tube digestif. Voilà qui complète le tableau de l'effectuation de la sexualité qui est perverse pas seulement quant à l'objet mais aussi bien quant au but. À partir de quoi Freud propose deux catégories de « buts » sexuels dévoyés :

- « Outrepassements anatomiques » des régions du corps destinées à l'union sexué
- Arrêts des relations intermédiaires avant le but sexué (arrêt qui empêche le conjointement des organes génitaux)

Sans véritablement le justifier Freud donne a priori le sésame nécessaire pour comprendre les déviations quant au but : « la surestimation ». D'ailleurs cette surestimation, dont il ne donne

aucune définition ni ce qui la motive, n'est pas le seul flou dans la terminologie des perversions quant au but. Il en est de la même manière pour l'expression « outrepassements anatomiques ». On voit bien ce que cela veut dire : on utilise certaines parties du corps (il a cité la bouche, l'anus) pour exprimer des excitations qui n'ont rien à voir avec leur fonctions réelle (la nutrition, la défécation). On suppose que ces excitations incongrues sont donc « sexuelles ». Cette ouverture se constitue donc comme une suite d'affirmations dont on peut entrevoir la signification sémantique. On comprend le sens de ce que Freud veut poser théoriquement. Mais aucun agencement de concept n'est proposé. C'est donc un effet sémantique sans consistance. Un récit qui se présente comme un énoncé pseudo-« scientifique » qui ne l'est pas. Ça en a seulement l'apparence. Je vous le restitue dans son entier :

« L'estimation psychique qui revient à l'objet sexuel en tant que but souhaité de la pulsion sexuelle, ne se limite à ses organes génitaux que dans des cas les plus rares, mais c'est au corps entier de cet objet sexuel et à sa tendance à induire toutes les sensations émanant de lui »⁴

On comprend que l'objet de la pulsion, le but de la pulsion, n'est pas seulement ces organes génitaux (ça peut l'être exceptionnellement !) mais d'autres parties du corps. Parce que « l'estimation » psychique concerne d'autres parties du corps que les organes génitaux. Ce qui est déjà problématique, c'est que les termes de « surestimation » et « d'estimation » ne sont pas véritablement définis. Ni le processus qui déclenche cette « surestimation/estimation ». C'est une approche descriptive phénoménologique. Mais d'un point de vue épistémologique, si on a l'ambition de véritablement modéliser une nouvelle science psychologique, cela laisse « à désirer ». Bien sûr, pour un lecteur qui s'attache à comprendre ce que Freud veut dire, cela peut paraître pertinent, voire lumineux. Et phénoménologiquement cela l'est. Parce que Freud met des mots sur ce que tout un chacun, s'il y réfléchit, vit dans sa pratique sexuelle. Ce ne sont pas les organes génitaux qui font attraction mais le corps entier de la personne. À supposer que dans cette perspective on puisse être objectif. Ce qui est rarement le cas. Mais mettre des termes pseudo-scientifiques sur des phénomènes connus ne rime à rien.

En revanche ce qui peut paraître novateur c'est que toutes les parties du corps (le corps entier) sont susceptibles d'éprouver des excitations dites sexuelles. Toutes les parties du corps « sensibles » : c'est-à-dire susceptibles de l'activation d'une excitation interne sensitive. Tout ce qui dans le corps informe les organes des sens et le système neurocérébral qui traite ces informations. L'excitation sexuelle n'est plus dévolue aux seuls organes génitaux. Ce qui n'est pas encore tranché c'est de savoir si toutes les excitations des organes des sens sont le résultat d'une pulsion sexuelle endogène ou si les perceptions sensorielles entraînent des excitations qui peuvent être colonisées par la pulsion libidinale (sexuelle). En d'autres termes si la pulsion sexuelle libidinale

⁴ Ibidem, p. 25

est devenue prégnante et, dans son hégémonie, détourne les perceptions et les excitations sensorielles, des organes des sens, à ses fins. La suite de la citation semble confirmer que Freud attribue à la pulsion libidinale ce caractère hégémonique. Et de plus il étend cette mainmise hégémonique au fonctionnement « animique » lui-même. En effet, il poursuit :

*« La même surestimation **irradie** sur le domaine psychique et se manifeste encore en un aveuglement logique (faiblesse du jugement) vis-à-vis des prestations animiques de l'objet sexuel aussi bien qu'en une docilité crédule envers le jugement émis par ce dernier. La crédulité de l'amour devient une source importante, si ce n'est la source originelle, de l'autorité »*

Là encore Freud, son style disons complexe pour ne pas dire compliqué, est trompeur. Qui le lit a en première impression l'illusion qu'il y comprend quelque chose. A savoir pour le dire trivialement, la pulsion libidino-sexuelle brouille la perception animique réelle de l'objet et le surestime en lui attribuant des vertus et qualités qu'il n'a pas. Le bon sens populaire le dit autrement : « *l'amour est aveugle* ». Il ne faut pas être Freud pour découvrir cette « vérité ». Ce que prétend Freud, avec cette assertion, c'est qu'il en donne la cause et la raison. C'est la faute de la pulsion sexuelle. C'est la pulsion qui fait perdre la logique et le sens des réalités au fonctionnement animique de celui qui est amoureux. Il y a alors à la fois surestimation « du corps » mais aussi des « prestations animiques » (c'est-à-dire des qualités) de l'objet aimé. Ce qui est inféré c'est que les « prestations animiques » de celui qui aime sont elles-mêmes non réelles, perturbées et déterminées par celle-ci. Mais dit comme cela on ne peut que s'interroger sur ce que Freud entend par « prestations animiques » perturbées (déréalisées pourrait on dire) par la pulsion sexuelle dans le sens de la surestimation (idéalisée dirait-on maintenant). Comme je l'ai évoqué précédemment l'animique renvoie à l'âme et à la dichotomie âme (esprit) et corps, ce que semble entériner Freud dans cette citation. On s'étonne encore une fois qu'une référence aux vertus de l'âme (ces prestations) soit sans plus d'explications partie prenante d'une démonstration scientifique comme si c'était un concept avéré, admis et compris de tous. Certains commentateurs, de bonnes âmes certainement, tentent d'accréditer ce terme en disant que les prestations animiques que Freud évoque sont tout bonnement les sentiments et les idées fomentées intellectuellement et consciemment. C'est-à-dire dans les termes qui sont les miens la conscience (moïque) de la conscience. Il est sans doute possible de l'entendre comme cela. Reste que cette participation active de ce mystérieux fonctionnement « animique », Freud y tient, et la pense essentielle dans la genèse des perversions. C'est une condition pour qu'il y ait « perversion » et non plus seulement « aberration ». Il écrit dans son chapitre « *Généralités sur l'ensemble des perversions* » (ce ne sont plus les aberrations sexuelles) sous le titre *Participation animique dans les perversions*.

« Peut-être est-ce précisément dans les perversions les plus abominables qu'il faut admettre la plus large participation psychique à la transformation de la pulsion sexuelle. Une part de travail animique est ici fournie, à laquelle on ne peut contester, malgré son horrible résultat, aussi c'est par la valeur d'une idéalisation de la pulsion. La toute-puissance de l'amour ne se manifeste nulle part avec plus de force que dans ces aberrations qui lui sont propres. Dans la sexualité existe partout la plus intime relation entre ce qu'il y a de plus dévié et ce qu'il y a de plus bas »⁵.

Ce que ce paragraphe dit c'est que ce n'est pas la pulsion libidinale qui est subvertie par l'animique. L'animique, et sa capacité d'idéalisation, détourne la pulsion sexuelle de son but honorable : la procréation. Il valide les aberrations sexuelles en les surdéterminant pour les transformer en « perversions ». Il y a en quelque sorte une destitution de la fonction psychique animique. Elle n'est pas éthérée et sublime. Elle transforme le vulgaire, le honteux, l'horrible en non seulement acceptable mais désirable. Cela se complique ; tout à l'heure on avait une dichotomie claire entre la fonction animique des pensées et des sentiments, maintenant on a une fonction animique qui est partie prenante et prégnante dans l'effectuation de la pulsion libidinale. D'une certaine manière elle la rend possible. Ce qui est sous-jacent à cette déclaration c'est l'esquisse de l'hypothèse que les fonctions animiques de réflexion et de sentiments (c'est à dire les fonctions moïques conscientes) non seulement sont contaminées par la pulsion libidinale mais aussi « perverses » et transformées. Il y a deux idées comme confondues. Celle qui plus tard verra s'affirmer la dichotomie entre pulsion sexuelle et pulsion du Moi. Mais aussi celle où la pulsion sexuelle prend pour objet le Moi avec l'idée qui apparaîtra en 1913 sous les espèces du narcissisme primaire. Mais dans ce texte on en n'est pas là. Dans ce texte le fonctionnement animique va permettre (ou confirmer et valider) à la fois le choix d'objets et le choix de buts pour assouvir la pulsion libidinale sexuelle. Et rendre les « buts » les plus incongrus ou les plus horribles acceptables. On est dans un au-delà du bien et du mal nietzschéen. Freud a cette formule énigmatique quant à la fonction animique : « elle va du ciel à travers la mort jusqu'à l'enfer ». Curieuse citation qui fait intervenir une variabilité d'intention qui va de la plus pure à la plus infernale en passant par la mort. On pourrait là aussi y voir, sans doute à tort, une anticipation de la dernière transformation oppositionnelle qui oppose pulsion de vie (Éros) et pulsion de mort (Thanatos).⁶

Reste tout de même que le moins qu'on puisse dire c'est que ce terme d'animique (au relent superstitieux) n'est rien moins que scientifique. Sans doute est-ce une manière transitoire de faire apparaître ultérieurement le concept de Moi et de pensée cognitive consciente d'elle-même. Ce serait là encore un procédé rhétorico-didactique pour faire advenir un concept de rupture. Cela m'est arrivé au début de ma modélisation. Je ne suis pas sûr maintenant que ce type de

⁵ Ibidem, p. 37

⁶ G. Guillerault a émis l'hypothèse que ce qui « anime » Freud tout au long de sa vie, ce n'est pas la sexualité mais l'énigme de la mort.

compromis soit bien nécessaire ni même opportun pour arriver à la fin à se faire comprendre. On transige. C'est sans doute une manière de lâcheté intellectuelle peu digne d'une démarche scientifique. Je ne sais pas que Lévi-Strauss y ait cédé. C'est tout à son honneur. J'y ai cédé et je le regrette. Cela n'a pas permis à la psychanalyse structurale d'être entendue et comprise. Pour ceux qui s'y sont intéressés, cela a pu être confusionnant.

Freud introduit par extension cette surestimation due au « sentiment amoureux » comme étant la cause de la surévaluation qu'elle entraîne de l'objet, la soumission à l'autre. Mais ce qu'il est de l'amour, il n'en dit rien. Il fait comme si cet état amoureux avait valeur de concept universellement admis. On ne sait rien de ce qu'il en est théoriquement de cet état d'un point de vue du fonctionnement psychique (qu'est ce qui le cause) dans cette phase de théorisation de Freud à cette époque. On pressent que cela servira ultérieurement à la conceptualisation du transfert. Mais c'est Lacan dans le séminaire sur *Le transfert* qui véritablement proposera une théorisation de l'amour. Dans ce séminaire Lacan développe que ce sentiment amoureux est mû par le manque en soi de quelque chose attribué à l'autre. Il est le moteur du transfert. Ce qui lui fera dire que la cure est une histoire d'amour. Chez Freud le transfert peut prendre la forme d'un état amoureux.

De fait, ce paragraphe mêle allègrement une description phénoménologique des faits de sexualité et des lieux communs dans des termes communément employés par tout le monde et présentés sur le mode de la présentation scientifique. On peut se demander pourquoi Freud écrit de cette manière ambiguë et ambivalente alors qu'il a la conviction de poser une conception révolutionnaire de ce qu'il en est du fonctionnement pulsionnel libidinal. Est-ce justement un manque d'assurance quant à la robustesse de ce qu'il avance ? Peut-être. Car on ne peut pas dire à la lecture du reste du texte qu'il faillit par lâcheté. Ce qu'il énonce ne traduit pas un manque de courage. Sa déconstruction désidéalisante systématique des idées reçues sur les envies amoureuses et leur effectuation corporelle, le prouve. Le tableau, dans son objectivité factuelle, est peu ragoûtant. Je pencherais plutôt pour un doute à lui-même adressé quant à la robustesse de la conceptualisation qu'il tente de proposer. Un tâtonnement. En tout état de cause la rédaction de ce paragraphe crucial tombe sous le coup de ce que Russell dénonce quant aux élaborations philosophiques et la disqualifie totalement de son intention, et ambition, scientifique. Freud fait apparaître des pseudo-concepts au gré des besoins d'une démonstration d'apparence scientifique. Reste que la réalité de cette intuition révolutionnaire métapsychologique en devenir, quoique relevant d'une élaboration de nature mythologique, s'avère tout à fait pertinente. Comme si Freud à cette époque n'avait pas les moyens véritablement conceptuels d'explicitation de son intuition que seul un modèle fini de l'appareil psychique et de son fonctionnement pourrait apporter. Il n'est pas exclu qu'il en ait eu cruellement conscience.

En effet, dans une note tardive (1920) il avoue que le concept de pulsion est (comme ultérieurement) d'une grande difficulté à définir et qu'il s'est employé ultérieurement à en préciser la teneur. Pour revenir sur cette affirmation qu'il y aurait un doute sur les hésitations qu'il aurait

sur certains éléments de son élaboration, on peut remarquer qu'il propose plusieurs variantes du paragraphe que je viens d'évoquer. Il y aura pourtant peu à peu l'émergence d'un modèle de l'appareil psychique avec l'organisation de trois registres : topique, économique, dynamique qui structure le fonctionnement de l'appareil psychique. Modèle qui dans sa structure reste et restera pertinent. Mais le fonctionnement que Freud avait imaginé est totalement erroné puisqu'il fonde le registre économique sur la pulsion libidinale qui n'existe pas. Mais à ce moment il n'est assuré de rien si on en croit les versions successives qu'il donne de certains passages qui ont trait le plus souvent à la pulsion.

Pour revenir sur les buts de la pulsion il est possible d'affirmer que les stimuli endogènes sont dus à des excitations internes. Toutes les parties du corps peuvent alors être source de la pulsion : la bouche, l'anus, les cheveux, les excréments... Puis par extension tout objet qui aurait été en contact avec le corps (ou son représentant) : soulier, lingerie, ou toute autre chose. La libido peut « s'investir » sur n'importe quelle partie du corps et sur n'importe quel objet. Cette déviation par le but sur des objets externes au corps, Freud l'attribue à une « pensée symbolique ». Dont, à ce moment du texte, il ne dit pas de quoi elle est constituée. Il ne la relie pas explicitement au fonctionnement animique (régressif). Il évoque par analogie le fétichisme des peuplades primitives. Mais c'est à Goethe qu'il en appelle pour sans doute en édulcorer l'étrangeté. Il cite son Faust :

*« Apporte-moi un fichu qui ait couvert son sein
Une jarretière pour mon ardeur amoureuse »*

Cette édulcoration est nécessaire pour faire entendre que toutes ces déviations quant au but ne sont pas forcément pathologiques. C'est la même intention que dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*. À ce propos, à l'appui de cette banalisation, le plaisir de regarder, le plaisir de toucher qui quand il s'agit de la pulsion libidinale (quand elle n'est pas sublimée) ne concerne que le corps. Ou d'abord le corps.

C'est dans ce rapport pulsionnel au corps qu'il introduit cette perversion particulière que sont le sadisme et le masochisme. Ce qui va lui permettre d'introduire de nouveaux éléments dans le fonctionnement de la pulsion libidinale. D'abord le principe **d'opposition** comme mode de fonctionnement dynamique. Voilà ce qu'il écrit :

*« Sadisme et masochisme occupent une place particulière
parmi les perversions étant donné que l'opposition entre
activité et passivité qui en sont la base font partie des
caractères généraux de la vie sexuelle »⁷*

⁷ Ibidem p. 34

Comme si cette perversion lui permettait de découvrir d'abord l'ordre binaire qui prévaut dans le fonctionnement de l'appareil psychique. Cette généralisation du sadisme et du masochisme lui permet de caractériser la dimension d'appropriation qui met cette perversion à part. L'agressivité est une coloration de la modalité d'effectuation de la pulsion. C'est pourquoi la seconde découverte que lui fait entendre le sadisme c'est qu'au fondement de toute relation sexuelle, quel que soit l'objet et le but, il y a une emprise agressive qui se déploie. Ce que Freud induit c'est que l'agressivité, même dans le coït procréatif chez les animaux, a été détournée de sa fonction destructrice pour se mettre au service de la pulsion libidinale quel que soit l'objet ou le but. Principe de dualité qu'il fera fonctionner tout au long de son l'élaboration métapsychologique en opposant d'abord les pulsions d'autoconservation / pulsion sexuelle ; pulsion du Moi / pulsion sexuelle. C'est-à-dire où le Moi se constitue par l'investissement libidinal (1905). Cette opposition entre un registre pulsionnel libidinal et un registre autre (le Moi) ne peut plus être maintenu avec la découverte du narcissisme primaire. Puis quand il pousse à l'extrême sa théorie du plaisir comme abaissement des tensions au niveau le plus bas, c'est à dire la mort, où il est obligé d'inventer un nouveau dualisme : pulsion de vie / pulsion de mort. Retour à la mythologie, à Éros et Thanatos.

En toute fin de cet essai (page 43) Freud va tenter de donner une articulation théorique entre le somatique et le pulsionnel en même temps qu'il va tenter d'éclairer ce qu'il en est du phénomène pulsionnel. Voilà ce qu'il écrit :

*« S'agissant d'une pulsion nous ne pouvons entendre rien d'autre que la « **REPRÉSENTANCE** » psychique d'une source de stimulus intra-somatique à l'écoulement continu, à la différence du stimulus qui est instauré par des excitations isolées et venant de l'extérieur. La pulsion est donc un concept **de délimitation entre l'animique et le corporel**. L'hypothèse la plus simple, et qui s'impose d'emblée, sur la nature des pulsions serait **qu'elles ne possèdent en elle-même aucune qualité**, mais quelles entrent seulement en ligne de compte comme mesure de l'exigence de travail pour la vie de l'âme. Ce qui différencie les pulsions les unes des autres et qui les dote de propriétés spécifiques, c'est leur relation avec leurs sources somatiques et leurs buts. La source de la pulsion est **un processus excitateur d'un organe**, et le but immédiat de la pulsion réside dans **la suppression de cette excitation** »⁸.*

À l'évidence ce paragraphe conclusif est sans doute d'une grande importance pour Freud. Pour le lecteur, quoi qu'on puisse percevoir cette importance, il n'est pas sûr qu'il soit d'une clarté immédiate. On pressent tout de même ce que Freud tente. Mais cela reste à un premier niveau de lecture tout à fait obscur. Cela ressemble à un quatrain de Nostradamus où chacun peut y aller

⁸ Ibidem page 43

de son interprétation en fonction de là où il en est de la compréhension de cette doctrine en formation. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il « condense » plusieurs idées dont l'agencement n'est guère aristotélien.

- Il y a d'abord une tentative de clarification de ce qu'il en est de la pulsion dans son rapport au somatique. Surgit là, venant encore de nulle part, le terme de « REPRESENTANCE ». Une fois encore il n'est pas défini. Ce qu'on entrevoit c'est que la pulsion serait le représentant, la transcription, d'une excitation permanente (continue) émanant d'une source somatique, quelle qu'elle soit. Il oppose aux stimuli/excitations venant de l'extérieur. Ce qu'il fait sans doute entendre, c'est que la pulsion est un mécanisme endogène neurophysiologique et n'est pas activée par quoi que ce soit d'externe.
- La deuxième idée, qu'il présente comme déduction, est que la pulsion parce qu'elle représente un phénomène somatique issu d'une source organique, dont il n'a pas encore donné la définition, est le concept que je qualifierais d'asymptotique. Lui parle de « délimitation », entre l'animique et le corporel. Cette idée de délimitation, que je traduis par limite asymptotique, infère une coupure mais aussi une liaison entre l'animique et le corporel. Idée qui elle-même est une condensation :
 - L'animique est lié au somatique par la pulsion
 - L'animique dans son fonctionnement nécessite la pulsion
 - Et en fin d'analyse l'animique « pulsionnel » est séparé et autonome par rapport au fonctionnement somatique puisqu'il a son propre mode de fonctionnement qui n'est plus exactement celui du somatique et qu'il est sous l'emprise de la pulsion.

C'est un peu l'histoire du chaudron.

- La troisième idée concerne ce qu'il en est du statut de la pulsion qui n'a pas de qualité propre. Elle est en mesure de représenter animiquement toutes les sources de la même manière. Ce que Freud qualifie de non spécifique. Elle prend les qualités de la source pour les représenter dans l'animique.
- La dernière idée, dont on ne sait d'où elle vient, consiste à affirmer que la « source » de la pulsion est un processus excitateur. C'est donc la source somatique qui est excitatrice et déclenche le processus pulsionnel et attire la libido. La question qui se pose c'est pourquoi et comment la source somatique excite et déclenche la migration de la pulsion et l'effectuation pulsionnelle ? Il n'y a pas de réponse. La seule chose qui soit claire dans toute cette histoire, encore une fois confuse, c'est que le but de la pulsion c'est la suppression de l'excitation apparue dans une source somatique par accumulation

insupportable de la libido en cette zone corporelle. Préfiguration phénoménologique du Principe de plaisir.

Quand on prend les séquences les unes après les autres on peut comprendre l'intention freudienne. Ce qui n'est pas le cas. Freud aurait dû les présenter comme des hypothèses, ce qu'il ne fait pas. Comme il le dit à propos de la pulsion c'est un élément de « doctrine », pas une approche scientifique. Impression confirmée par cette expression qui laisse rêveur un lecteur du XXI^e siècle :

« Les pulsions... entrent seulement en ligne comme mesure de l'exigence du travail de l'âme ».

Bien sûr, si on entrevoit ce qu'il veut dire, la pulsion c'est ce qui permet à l'âme de fonctionner et de s'exprimer. Et qu'il n'y a, réciproquement, que la pulsion qui fasse réalité psychique. Est-ce bien sérieux ?

■ CONCLUSION

Reste l'essentiel de ce que Freud tente d'étayer - et il y réussit - dans ce premier essai. C'est ce qu'il en est de la nature de la sexualité humaine. Elle n'est pas axée sur l'excitation génitale donc procède le besoin de procréation sexuée. Elle est normalement perverse, c'est à dire que l'excitation qui ressemble à l'excitation des organes sexuels peut apparaître partout dans le corps et qu'elle est déclenchée par un mécanisme pulsionnel-libidinal qui fait le lien entre l'animique et le somatique. C'est ce que j'ai appelé l'invention de la sexualité humaine.

Dans le deuxième essai « La sexualité infantile », Freud va tenter de montrer comment et à partir de quoi cette sexualité humaine disons « polymorphe », apparaît dès la prime enfance et se structure au gré des développements à la fois corporels et psychiques de l'enfant. C'est dans ce développement sexuel infantile que se trouve la clé des dites perversions chez l'adulte. Ce qui se joue dans cet essai, par rapport aux positions antécédentes de Freud sur la sexualité infantile comme cause des psychonévroses, c'est qu'il y a un renversement qui est déjà annoncé dans le premier essai : les causes de dysfonctionnement névrotiques ne sont pas les expériences pathogènes que subissent les enfants. À savoir la séduction sexuelle par un adulte tuteur. C'est déjà esquissé quand il s'aperçoit qu'il n'est pas tout à fait certain que les prétendues séductions que relatent les petites filles hystériques le soient véritablement. Il y substitue la théorie du fantasme pathogène qui jouerait la même fonction traumatique que la séduction réelle. La théorie de la séduction ne tient plus. C'est pourquoi il est amené à déduire que la mécanique des pulsions libidinales n'est ni programmée ni déclenchée par des effets externes. C'est pourquoi je fais l'hypothèse que *Les Trois Essais* constituent à la fois l'invention de la sexualité « moderne » (psychique) et de la psychanalyse proprement dite. Il y établit la différence fondamentale entre

faits psychiques et faits psychologiques.

Dans le dernier essai, qui traite des remaniements de la sexualité (psychique) à la puberté, Freud va démontrer qu'en cette période la sexualité psychique, celle de la pulsion libidinale, va permettre l'effectuation du comportement sexuel éventuellement procréatif, quoi que la conjonction des organes génitaux ait très rarement l'objectif de procréation. On dit que leur motivation est le plaisir. Pourquoi pas. Mais dans ce cas, pourquoi faire d'une affaire intime et individuelle une affaire culturelle voir civilisationnelle ?

Dans le prochain séminaire, je proposerai une lecture du deuxième essai celui qui concerne la sexualité infantile. Non pas qu'on n'en sache pas assez avec le premier essai, mais histoire de montrer que le mythe de la Genèse, qui est aussi une théorie de l'avènement de la sexualité humaine, est une théorie phylogénétique (comment l'espèce s'est transformée et pourquoi), alors que la mythologie freudienne est une théorie ontogénétique qui part de l'évolution phylogénétique : la dénaturation.

« *Voilà pourquoi votre fille est muette* »

Paray le 5 avril 2025

Marc Lebailly